

TONINO BENACQUISTA

**NOS GLOIRES  
SECRÈTES**

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux éditions Gallimard*

- LA MALDONNE DES SLEEPINGS (Folio Policier, n° 3).  
TROIS CARRÉS ROUGES SUR FOND NOIR (Folio Policier, n° 49).  
LA COMMEDIA DES RATÉS (Folio Policier, n° 12).  
SAGA, roman, Grand Prix des lectrices de *Elle* 1998 (Folio, n° 3179).  
TOUT À L'EGO, nouvelles (Folio, n° 3469).  
UN CONTRAT, Un western psychanalytique en deux actes et un épilogue (Le Manteau d'Arlequin, nouvelle série).  
QUELQU'UN D'AUTRE, roman. Grand Prix RTL-Lire 2002 (Folio, n° 3874).  
MALAVITA, roman (Folio, n° 4283).  
MALAVITA ENCORE, roman (Folio, n° 4965).  
SAGA : Pièce en sept tableaux (Le Manteau d'Arlequin).  
LE SERRURIER VOLANT. *Illustrations de Jacques Tardi* (Folio, n° 4748).  
HOMO ERECTUS (Folio, n° 5475).

### *Aux éditions Rivages*

- LES MORSURES DE L'AUBE (Rivages/Noir, n° 143).  
LA MACHINE À BROYER LES PETITES FILLES, nouvelles (Rivages/Noir, n° 169).

### *Chez d'autres éditeurs*

- L'OUTREMANGEUR. *Illustrations de Jacques Fernandez* (Casterman).  
CŒUR TAM-TAM. *Illustrations d'Olivier Berlion* (Dargaud).  
L'AMOUR CASH. *Illustrations de Philippe Bertrand* (Dargaud).  
DIEU N'A PAS RÉPONSE À TOUT, tomes I et II. *Illustrations de Nicolas Barral* (Dargaud).  
LES AMOURS INSOLENTES : 17 VARIATIONS SUR LE COUPLE. *Illustrations de Loustal* (Casterman).  
LE GRAND PALAIS, CATALOGUE DÉRAISONNÉ. *Photographies de Raphaël Gaillarde* (Réunion des Musées Nationaux).  
DES SALOPES ET DES ANGES. *Illustrations de Florence Cestac* (Dargaud).

NOS GLOIRES SECRÈTES



TONINO BENACQUISTA

NOS GLOIRES  
SECRÈTES

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*Pour Catherine S.*





*Meurtre dans la rue des Cascades*



Je suis l'homme de la rue.

Pour le prince, je suis la plèbe. Pour la vedette, je suis le public. Pour l'intellectuel, je suis le *vulgum*. Pour l'élus, je suis le commun des mortels.

Ah la belle condescendance des êtres d'exception dès qu'il s'agit de parler de moi ! Leur précision d'entomologiste quand ils évoquent mes goûts et mes mœurs. Leur indulgence pour mes travers si ordinaires. Souvent je leur envie ce talent de ne jamais se reconnaître dans *les autres* ni *les gens*. À travers leur bienveillance, je sens combien ma médiocrité les rassure. Que serait l'élite sans sa masse, que serait la marge sans sa norme ?

Suis-je donc si prévisible aux yeux du penseur qui sait tout de mon instinct grégaire, de ma vocation à n'être personne, de mon étonnante attirance pour les heures de pointe ? Suis-je à ce point discipliné que jamais je ne me perds dans le grand labyrinthe du savant ? Suis-je si dépourvu d'amour-propre que je m'accommode du bâton dans l'espoir d'une carotte ? Suis-je si prompt à rire ou pleurer dès qu'un artiste se sent inspiré ? Suis-je si triste et sombre que je m'emploie à

désespérer le poète ? Suis-je si lâche que j'attends le hurlement des loups pour y mêler le mien ?

Vous, êtres lumineux, qui osez partir en croisade, prendre les chemins de traverse, parler à l'âme, haranguer les foules, vous qui faites tourner un monde que l'homme de la rue se contente de peupler, savez-vous qu'à force de parler en son nom, de le réduire à une espèce bêlante, de nier son individu, vous l'avez, ô ironie, contraint au bonheur ? Car comment accepter d'être privé d'un destin exceptionnel sinon en étant bêtement heureux, simplement, platement, naturellement heureux ? Heureux comme seul un homme de la rue sait l'être, affranchi du devoir de surprendre, du besoin d'être admiré. Et ce bonheur anonyme, patient, le guérira peut-être de n'avoir pas vécu ce quart d'heure de gloire que le xx<sup>e</sup> siècle lui promettait.

J'ai menti. Je ne suis pas l'homme de la rue.

Pendant près de cinquante ans, j'ai tout fait pour en devenir un et cacher à ma famille une terrible vérité. Pour eux j'étais cet être ordinaire, époux aimant, père honnête, incapable de mentir ou de garder un secret. Quelle duplicité ! Comment ai-je pu les berner si longtemps ? Dans le sens littéral du terme, je suis un mythe. *Un personnage ayant une réalité historique mais transformé par la légende.* On a écrit tant de pages sur moi, naguère. J'ai été au centre de toutes les conversations. On m'a cherché à tous les coins de rue. J'en aurais signé, des autographes, si le monde avait su qui j'étais vraiment.

La nuit dernière, la femme que j'ai tant aimée est morte. Plus rien ne me retient de rendre publique mon imposture.

Témoin, des jours entiers, de sa douleur, de son renoncement, de ses colères, j'ai crispé ma main sur la sienne pour

absorber un peu de son mal mais, faute de détenir ce pouvoir-là, il m'a fallu attendre, attendre, attendre, inutile, impuisant, jusqu'à cet instant d'apaisement qui nous a surpris tous deux ; sa respiration s'est fait oublier, ses membres n'ont plus lutté, et j'ai vu se dessiner sur ses lèvres un sourire énigmatique, envoûtant, destiné à elle-même : *Ça y est, je suis prête.* À nouveau complices, nous avons échangé, dans cette langue que tissent les vieux couples, des messages codés, indéchiffrables, où les abréviations, soupirs, points de suspension révèlent souvenirs et anecdotes. Pour la toute dernière fois, elle a joué celle qui connaît si bien son bonhomme, et s'est inquiétée des gestes que j'étais incapable d'accomplir seul — en quarante-sept ans de vie commune ils s'étaient multipliés sans que j'y aie pris garde. Je l'écoutais à peine, prêt à lui voler sa dernière heure, tenté de tout lui révéler de ma seconde vie. Une image m'a retenu à temps, celle de ma bien-aimée me maudissant outre-tombe, grattant les parois de son cercueil pour s'en évader et venir m'arracher les yeux d'avoir tu un secret bien plus fort que notre amour.

À l'aube, elle s'est éteinte en me soufflant sa dernière volonté :

*Promets-moi de te rapprocher de lui.*

Lui, c'est notre fils unique, qui attendait derrière la porte.

Sans avoir d'autre choix, j'ai acquiescé des yeux. Mais comment se rapprocher d'un être qui jamais ne s'est éloigné ? Pas une fois il ne m'a manqué de respect ni ne m'a fait honte auprès des voisins. Il ne rate aucun de mes anniversaires, n'oublie jamais la fête des pères. Il me voue une affection nuancée, je le sens quand nous nous embrassons lors des occasions officielles : au moment où je tends les joues, ses mains m'enserrent les bras comme pour briser mon élan vers

lui. Ensuite il me demande des nouvelles de ma santé, moi de son travail. Il ne se doute pas qu'il a cessé de m'aimer depuis longtemps. Si on lui posait la question, il s'indignerait : *Mais, c'est mon père !* Et moi, je saurais dater avec précision le jour où je n'ai plus été le héros de mon rejeton.

Juillet 1979, l'année de ses treize ans. Pour la première fois il ne part pas en vacances avec nous, les parents d'un copain l'invitent à descendre en Italie. Je le dépose devant un cabriolet rouge prêt à sillonner les routes du Sud, et je salue celui qui va veiller sur l'équipage, un homme de mon âge mais paraissant bien moins, vêtu d'un jean râpé et d'un blouson en cuir vieilli qui lui donnent l'air d'un aventurier — du reste c'en est un, il est ingénieur des Ponts et Chaussées, il bâtit digues et barrages pour assécher les marais et irriguer les déserts. Peu curieux mais bien élevé, il me demande ce que je fais dans la vie, et pour ne pas répondre *représentant placier en outillage*, je dis que je suis *dans l'acier*. Il ne demande aucune précision. *Ne vous inquiétez de rien, je vais garder l'œil sur nos deux canailles*. Son bolide tourne le coin de la rue et, à cet instant-là, je sais que plus jamais je ne reverrai l'enfant qui, la veille encore, m'interrogeait sur l'immensité céleste comme si j'en connaissais l'origine.

À son retour, je découvre un jeune homme passionné de Renaissance italienne, capable de se raser comme un grand, et fier de sa première cuite à la grappa. Il veut faire des études d'urbanisme et je n'ose lui demander ce que ça recouvre. Dès lors, chaque fois que je lui proposerai une activité commune, je lirai dans ses yeux que l'essentiel est ailleurs.

*Promets-moi de te rapprocher de lui.*

Cette nuit, j'ai promis l'impossible mais, dès demain, le

vieillard va redevenir aux yeux de son fils un homme comme aucun autre. Je ne demande ni son estime ni sa compassion, je veux lui faire regretter son indifférence polie, retrouver dans son regard les étonnements de l'enfance. Je n'aurai pas même un effort de mémoire à fournir, la vérité ne demande qu'à sortir, puisqu'elle est là, toute prête, trop à l'étroit dans cette caboche qui la mijote depuis un demi-siècle.

\*

En 1961, on construit à Berlin un mur qui, selon certains, va faire de l'Est un enfer bureaucratique et de l'Ouest un empire décadent. Youri Gagarine, le premier homme lancé dans l'espace, est sans doute le seul à prendre assez de hauteur pour imaginer un monde ainsi partagé. Il fait chaud, en France, cet été 61, les crus de bordeaux vont être exceptionnels dit-on déjà. *Les canons de Navarone* sort sur les écrans, on twiste à Saint-Tropez, et un curieux fait divers survenu dans Paris agite les gazettes. Le 17 juillet à trois heures du matin, au 91 de la rue des Cascades, XX<sup>e</sup> arrondissement, le corps d'un homme tombe du ciel et crève la verrière d'un ancien atelier d'artiste où vit une starlette qui commence à faire parler d'elle. Pendant qu'elle s'endort doucement sur un canapé aux côtés de son amant, elle voit ce corps s'écraser à ses pieds dans une pluie de verre.

Les juillettistes s'ennuient sur les plages et les aoûtiens piaffent de les remplacer. Le « Meurtre de la rue des Cascades » fait la une des journaux qui remplissent leurs colonnes de contre-enquêtes, de révélations. Dans les rues, les bistrotts, les campings, tout le monde y va de sa version : le feuilleton de l'été passionne la France entière.

En 1961, le monde avance sans moi. À vingt-huit ans, je parviens à éviter à la fois la guerre d'Algérie et le progrès en marche. Je me crois jeune, je ne suis que fainéant. Je me prétends anarchiste mais me contente de fuir le monde du travail. Un cousin me prête une cabane au fond de son jardin, dans une banlieue ouvrière. Parfois il passe me dire qu'on embauche à l'usine mais je fais semblant de dormir. Le soir, je traîne entre Montparnasse et Montmartre à la recherche de tablées d'artistes, curieux de vérifier si cette bohème parisienne existe bel et bien ou s'il s'agit d'une image d'Épinal. Faute d'un talent qui m'autoriserait une posture, faute de posséder un charisme de salonnard, je ne m'insère dans aucun cercle et migre dans des quartiers populaires. Mais mon oisiveté ne m'attire que méfiance car les pauvres, prompts à repérer le parasite, devinent ma profonde aversion pour l'effort. Dès lors je continue de chercher ma place là où elle n'est pas. Quand je n'ai plus de quoi payer le prix de mes errances, je décroche une de ces pancartes qui, en cette ère d'expansion, peut éviter la misère à celui qui s'en donne la peine. *4 magasiniers demandés. On recherche garçon de salle. Journaliers, s'adresser ici.* J'obéis alors au rythme naturel du travailleur : chaque matin ma main agrippe la barre du métro, chaque soir je m'écroule en priant pour que la nuit soit longue. Quand j'ai trois sous en poche, j'essaie d'attirer une dactylo derrière une nappe à carreaux pour la griser de kirs. Si elle s'esquive au moment du dessert, je me console en remontant vers Pigalle, bien décidé à éviter les pièges qui attendent l'homme ivre dans les rues chaudes de la capitale. J'en étais là, ce 17 juillet 1961, à cette heure de la nuit où les dieux de la perte se montrent si aimables.

Car l'homme ivre tombera dans d'autres pièges que ceux



auxquels il s'attend. Au lieu de me faire plumer dans une boîte de strip-tease, au lieu de sortir d'un hôtel borgne la queue entre les jambes, je me retrouve assis à vingt mètres de hauteur sur les tuiles rouges d'un immeuble, tout occupé à comparer mes petits malheurs avec ceux d'un parfait inconnu. J'ai pu, les jours suivants, malgré la grande aptitude de l'ivrogne à oublier les épisodes peu glorieux, reconstituer l'enchaînement de circonstances qui m'a conduit jusque-là. Mais quoi qu'il arrive, les raisons de se retrouver la nuit sur un toit, la bouteille à la main, sont rarement recevables.

Tout avait commencé dans un bistrot de la place Blanche où j'avais croisé le verre avec un bon à rien de mon espèce. Et quand deux types esseulés font connaissance à un comptoir, une sorte de théorème se vérifie toujours : quelle que soit l'entrée en matière, la météo, Brigitte Bardot ou la DS 21, on aboutira invariablement à cette chienne de vie qui n'épargne personne. Que le bavardage ait lieu aux antipodes ou au coin de la rue, il suivra toujours cette universelle progression qui va de l'anecdote à la terrible condition humaine. Dès lors, il est trop tard pour fuir : la fraternisation devient inévitable.

Au moment de l'addition, le bougre m'avoue n'avoir pas un sou et me propose de lui avancer l'argent puis de repasser chez lui afin de me rembourser. S'attend-il à un geste de solidarité — souïlographes de tous les pays, rincez-vous ! — ou s'agit-il d'une invitation à poursuivre ailleurs nos brillants échanges ? N'ayant pas l'ébriété généreuse, j'accepte sa proposition.

Depuis, ces 57 francs n'ont cessé de me hanter comme Judas ses trente deniers. 57 francs de l'époque, tout au Pernod puis au Byrrh. Certes quelques piliers de comptoir avaient réussi à s'inclure dans les tournées, mais nous avons bu à

deux l'essentiel de ces 57 francs, autant dire trois jours de manutention dans une fabrique de meubles, trois jours de ma vie à bouffer de la sciure. Tout autre que moi, zigzaguant hors du bistrot, aurait lâché prise et serait rentré se coucher, mettant un terme à une belle camaraderie de pochards qui, sortis de leur gueule de bois, se seraient évités dans la rue. Mais cette idée funeste de récupérer ne serait-ce que la moitié de la somme vire à la profession de foi : l'ivrogne voit dans son obstination un symbole d'exigence, et dans sa mesquinerie l'expression de son amour-propre. Le pauvre gars prend mon opiniâtreté comme le gage de notre amitié naissante. Nous remontons le boulevard de la Chapelle comme deux assoiffés errant dans un désert de ténèbres.

Sur les hauteurs de Belleville, au 14 rue de l'Ermitage, son immeuble est croulant, désert, on n'y décèle aucune trace de vie, peut-être s'agit-il d'un squat voué à la démolition. Il nous faut enjamber de petits monticules de gravats avant d'atteindre, au sixième, une soupente qu'il éclaire en trifouillant un câble électrique : un matelas à même le sol, un réchaud, des conserves. Un endroit qui, à jeun, m'aurait fait fuir, comme il aurait fait fuir un égorgeur ou un huissier, mais fin soûl tant de vétusté m'apparaît comme le vrai cachet des combles parisiens. De sous un tabouret il tire une bouteille en verre dépoli, de la mirabelle artisanale, qu'il me propose d'aller vider sur le toit pour *connaître l'ivresse des sommets*, dit-il. Assis sur un tapis de tuiles encore chaudes, nous alternons gorgées de gnôle et bouffées de tabac gris, puis s'engage entre nous un concours de désespérance où chacun se veut le champion de la poisse. On revisite à la baisse notre belle jeunesse pour en faire un chemin de croix, on geint en canon, porte-parole de tous les crevards de la

terre. Pendant qu'il fait rimer vagabond et moribond, je déclame ma vie comme une tragédie antique, je suis la scoumoune faite homme, ah ça non, rien ne m'a été épargné ! (Si j'avais su, ivre mort, suspendu à vingt mètres du sol, que je vivais là mes derniers instants d'insouciance. Ô jeunesse ennemie. C'est celui qui pense ne rien posséder qui a tout à perdre.) À ce jeu-là, le gars, bien meilleur que moi, parvient à rendre sa misère incandescente. Il s'agite, beugle, scande la cruauté du sort, convoque le destin en personne. L'esprit embrumé par cet alcool du diable, prêt à porter tous les malheurs du monde sur mes seules épaules, je me laisse gagner par les imprécations de mon hôte, son drame devient le mien. *Ma sœur aime trop l'argent!* ressasse-t-il, *Ma sœur aime trop l'argent!* Il ajoute fort peu de détails, tout semble contenu dans un même cri : *Ma sœur aime trop l'argent!* Brûlant d'empathie, je le crois sur parole : y a-t-il pire malheur au monde qu'une sœur qui aime l'argent? Moi qui n'ai eu que des frères, je n'ose imaginer combien j'aurais aimé cette sœur, et combien elle m'aurait meurtri si elle avait fait passer sa vénalité avant moi, ah ma sœur, ma petite sœur! Après une énième gorgée, notre ivresse franchit son point de non-retour et, pendant qu'il soliloque sur sa maudite cadette, l'abattement me gagne, l'emporte sur ma compassion. En cherchant la force de regagner la terre ferme, une dernière révélation me saisit : les incantations de tous les pivrots de la terre sont autant de prières mystiques pour hâter, avant qu'ils ne meurent, une ère d'harmonie universelle.

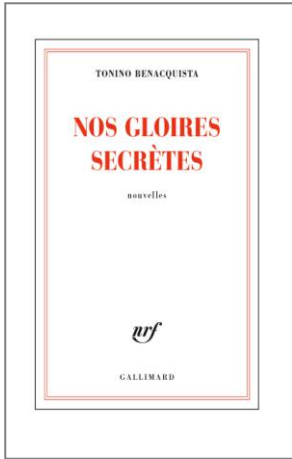
Mais après avoir entrevu un monde meilleur, quel besoin ai-je de revenir dans le nôtre, bien plus pragmatique, en demandant à mon compère la moitié de 57 francs, arguant que les bons comptes font les bons amis.

Au regard qu'il me renvoie, je viens de commettre une irréversible erreur. Il atteint ce moment tant redouté où le pochard, dévoré par la fièvre, se retrouve à la croisée de deux chemins : l'un conduit à la réconciliation, l'autre à la guerre. Et c'est le second qu'il emprunte.

Tout à coup, je suis le bouc émissaire de toute son infortune. J'ai le culot de lui réclamer de l'argent comme sa sœur elle-même n'aurait osé le faire, lui qui s'est confié à moi, lui qui m'a ouvert la porte de son repaire, m'a offert la plus belle vue de Paris et m'a invité à partager l'alcool de son pays. Mon bégaiement d'ivrogne a disparu, je lui rappelle que l'on peut glisser à tout moment de ces putains de tuiles branlantes et se retrouver sept étages plus bas. Nous allons donc retourner à pas mesurés vers la petite échelle qui mène aux combles et, de là il pourra regagner sa chambre, moi la rue, et j'oublie la somme misérable que j'ai eu l'indélicatesse de lui réclamer.

Je ne me doute pas que cet appel à la bonne volonté est pire qu'un crachat au visage. Je viens de lui parler comme à un malade mental, j'ai employé le ton condescendant des grands patrons de la psychiatrie qui l'ont interné pour son bien. Désormais, plus personne n'a le droit de lui parler comme à un fou, on ne le regardera plus jamais comme un fou, car plus personne ne lui dira ce qui est bon pour lui en prenant le ton de celui qui s'adresse à un fou. Ou pire, à un enfant. Pendant ses vitupérations, il s'interpose entre la trappe et moi, s'empare de la bouteille d'eau-de-vie, mais à la manière dont il enserme le goulot dans son poing, ça n'est pas pour en prendre une ultime goulée. Plus forte que le vertige, sa rage me terrifie. J'esquive un coup de bouteille en pleine tête, tente une fuite par les airs, je m'agrippe aux che-

<i>Meurtre dans la rue des Cascades</i>	11
<i>L'origine des fonds</i>	77
<i>Le parfum des femmes</i>	111
<i>Le rouge, le rose et le fuchsia</i>	139
<i>Patience d'ange</i>	153
<i>L'aboyeur</i>	171



# Nos gloires secrètes Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre  
*Nos gloires secrètes* de Tonino Benacquista  
a été réalisée le 20 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070122769 - Numéro d'édition : 161291).

Code Sodis : N31822 - ISBN : 9782072309175

Numéro d'édition : 223285.